



La violence, que l'on retrouve aussi bien chez les gorilles que chez les humains, a procuré un avantage sélectif à nos ancêtres chasseurs-cueilleurs. Et aujourd'hui ?

exploiter ces motivations inconscientes qui avaient un autre sens dans les savanes que nos ancêtres arpentaient.

Le bénéfice évolutif à s'alimenter ou se reproduire est relativement évident, mais la perspective évolutionniste explique également des comportements plus complexes, et ayant des répercussions plus importantes, comme la violence. En 2016, une étude menée par Marcos Méndez, de l'université du Roi-Juan-Carlos, à Madrid, en Espagne, portant sur les origines ancestrales de la violence, a mis en lumière le fait qu'il existe chez les mammifères une inclination répandue à tuer ses congénères. Plus précisément, à partir de l'analyse des causes de 4 millions de morts dans 1024 espèces distinctes, les auteurs ont évalué pour chaque espèce un pourcentage de décès dus aux congénères puis ont estimé cette valeur pour les humains : elle est de 2%. Or cette valeur est similaire à celle déduite, sur la base d'outils phylogénétiques, pour l'ancêtre commun des primates et des grands singes dont nous faisons partie, ainsi que dans les tribus préhistoriques (ces données ont été compilées pour quelque 600 populations des 50000 dernières années). On en déduit qu'un certain niveau de violence s'explique par notre position au sein de la phylogénie des mammifères.

Selon cette étude, 40% des mammifères, dont la majeure partie des primates,

s'entre-tuent, une tendance accrue chez les espèces sociales délimitant leur habitat selon une logique territoriale. Dans la plupart des espèces, cette propension à la violence concerne surtout les mâles, souvent équipés d'armes biologiques (cornes, bois, physique surdéveloppé), témoignant d'un passé évolutif violent où les comportements agressifs ont constitué un avantage adaptatif.

En 2014, Michael Wilson et ses collaborateurs de l'université du Minnesota ont compilé cinquante ans de données portant sur la violence létale chez les chimpanzés et les bonobos (nos plus proches cousins). Parmi les 152 « chimpicides » délibérés identifiés dans l'étude, 92% des tueurs et 73% des victimes étaient des mâles. Les auteurs en concluent que ces attaques meurtrières, dont le taux n'était pas modifié par l'impact des activités humaines sur l'habitat des chimpanzés, résultaient d'une stratégie adaptative augmentant l'accès aux ressources et aux partenaires.

LES ORIGINES DE LA VIOLENCE

Les données observées chez l'humain ne contredisent pas la tendance constatée chez le chimpanzé : selon les données de l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime portant sur 193 pays, à l'échelle mondiale sans exception de continents ni de pays, environ 95% des homicides volontaires sont commis par des hommes, une violence majoritairement tournée vers d'autres hommes qui représentent 79% des victimes. La proximité entre les données observées chez l'humain, le chimpanzé et les autres primates non humains laisse penser que les hommes continuent d'être inconsciemment mus par des forces ancestrales qui, dans certaines circonstances, les incitent non seulement à user de la violence physique, mais aussi à commettre des meurtres.

En 2018, un rapport des services de police a identifié 92 bandes rivales en France métropolitaine, composées de jeunes hommes (60% de mineurs) ultraviolents revendiquant le contrôle de quartiers qu'ils considèrent comme leur territoire. C'est sur fond de rivalité amoureuse, d'appropriation de biens d'autrui, et de conquête de territoire que des centaines de rixes entre jeunes hommes éclatent chaque année, et aboutissent à des homicides.

Étonnamment, ces bandes rivales identifient assez intuitivement la motivation de leurs comportements, sans pour autant savoir qu'elle a des racines ancestrales. Mais nous ne sommes pas nécessairement si prompts à comprendre l'origine, le pourquoi de nos comportements. Par exemple, et bien que nous ne le verbalisions pas ainsi, le choix de nos stratégies de résolution de conflit découlerait de notre capacité à nuire à autrui. C'est en tout cas ce qu'indique une étude réalisée en 2009 par Aaron Sell, de

>

➤ l'université de Californie à Santa Barbara, aux États-Unis, et ses collègues, selon laquelle le développement musculaire de la moitié haute du corps prédit la tendance d'un individu à résoudre les conflits par la force.

Cette corrélation est tout particulièrement vraie pour les hommes, qui sont influencés jusque dans leur orientation en matière de politique étrangère : une force physique importante amène les hommes à exagérer l'utilité de solutions belliqueuses, qu'ils soutiennent par ailleurs activement. L'omniprésence de la violence chez la plupart des espèces laisse supposer que nos ancêtres ont adopté l'agressivité comme stratégie adaptative depuis des dizaines de millions de générations (pour subtiliser les ressources d'autrui, se défendre, élever son statut social, éliminer des rivaux...). En comparaison, le passage des conflits tribaux de petite envergure impliquant quelques dizaines d'individus aux conflits armés entre États s'est fait il y a environ 250 générations. Une fois encore, nos instincts nous poussent à envisager l'agressivité en cas de conflit international malgré l'utilité dérisoire qu'apporteraient nos biceps face aux armes à feu, aux chars, et aux bombardements. Et pourtant, nous (et plus particulièrement les hommes) avons conservé cette tendance, inconsciente, à jauger l'efficacité et la valeur des stratégies de résolution de conflit à l'aune de notre force physique.

LE SYSTÈME IMMUNITAIRE COMPORTEMENTAL

La crise sanitaire liée à la pandémie de Covid-19 que nous traversons invite à se pencher sur ce que des chercheurs nomment le système immunitaire comportemental. Les virus et bactéries font partie de l'environnement humain depuis des millions d'années, et le danger qu'ils causent sous la forme de maladies infectieuses a imposé une forte pression sélective, dont témoigne d'ailleurs la complexité de notre système immunitaire physiologique. Mais les réponses immunitaires de notre corps ont un coût physiologique considérable, et ont l'inconvénient de ne se déclencher qu'après contamination.

De nombreux chercheurs ont ainsi postulé l'existence d'un système immunitaire psychologique en amont de son homologue physiologique, un ensemble de mécanismes ayant évolué pour détecter et éviter les maladies. Ce système influence le traitement cognitif (en renforçant l'attention envers de potentiels vecteurs de maladies) et affectif de notre environnement, et engendre une large gamme de comportements qui ont pour effet de réduire l'exposition aux maladies. Ce système est connu chez l'animal. Par exemple, les rongeurs sont sensibles à divers indices olfactifs qui trahiraient un pathogène chez un congénère. En 2006, Donald Behringer, alors à l'université

Old Dominion, à Norfolk, aux États-Unis, a également montré que la langouste des Caraïbes (*Panulirus argus*) excluait les individus atteints par le virus PaV1 des communautés que forme habituellement cette espèce particulièrement grégaire. La primatologue Jane Goodall avait quant à elle observé que, dans de rares cas, les chimpanzés ostracisaient et excluaient leurs congénères qui avaient été atteints par la poliomyélite (chez ces singes, l'infection se traduit par une paralysie). Cependant, on en sait encore peu sur les mécanismes de détection de la maladie. Qu'en est-il des humains ?

Ils ont certes développé des stratégies conscientes et délibérées pour affronter le problème des maladies (préservatif, vaccination...), mais ils n'en sont pas moins toujours équipés d'instincts auxquels ils doivent leur survie jusqu'à l'avènement de la médecine moderne. L'être humain tend ainsi naturellement à se montrer moins grégaire et plus xénophobe lorsqu'il se sent menacé par la présence d'un agent pathogène, ces comportements entraînant une distanciation physique accrue entre individus, tout particulièrement lorsque certains sont perçus comme étrangers. Les personnes chroniquement préoccupées par les maladies rapportent en effet une disposition plus faible à l'extraversion et à la rencontre de nouvelles personnes. Cette modification des attitudes à l'égard des étrangers va même jusqu'à altérer la façon dont nous percevons le monde.

Des chercheurs de l'université de Californie à Santa Barbara, ont montré que le simple fait de présenter des photos évoquant l'idée de maladie, entraînait une distorsion auditive chez des sujets à qui l'on faisait écouter la voix d'une personne avec un accent étranger : les plus hypocondriaques exagéraient le caractère étranger de l'accent. S'il n'est pas ici question de légitimer la xénophobie engendrée par nos instincts immunitaires, comprendre son origine évolutive reste important : un individu venant d'un écosystème différent a une probabilité élevée de transporter des agents pathogènes contre lesquels il a pu pour sa part développer une immunité. La variole apportée par les Espagnols, qui a décimé la population d'Amérique centrale et a largement participé à la chute de l'empire Aztèque, témoigne par exemple du danger immunologique que peut représenter un individu issu d'un écosystème étranger.

L'équipe de Piotr Sorokowski, de l'université de Wrocław, en Pologne vient d'ailleurs de

**LE COVID-19
FAVORISE
LES ATTITUDES
XÉNOPHOBES,
PARTICULIÈREMENT
VIS-À-VIS
DES NATIONS
EST-ASIATIQUES**